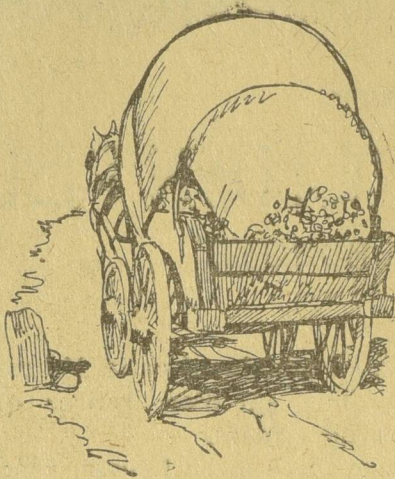


En cette petite localité de Bourg-la-Reine, près de la capitale, il existait tant de roseraies, on avait tellement l'habitude de voir, chaque matin, des pépiniéristes et des horticulteurs conduisant vers les différents marchés de Paris des charretées de la jolie fleur, que le jardin de Bernard n'intéressait pas les gens. Il était mystérieusement dissimulé par de hauts murs à la curiosité des passants, et ses roses ne servaient jamais à la vente.



—Pour qui vos fleurs, monsieur Bernard? Pour qui vos efforts? demandait-on, parfois, sachant que ces murs cachaient des roses superbes. A quoi bon cette culture, si délicate, si difficile, si ce n'est pour en tirer profit?

Mais lui riait, d'un gros rire qui accentuait encore la disgrâce naturelle de son visage fort vilain.

—Ma foi, oui, je cultive mes fleurs en égoïste, pour moi-même, pour faire de l'art... l'art des roses! En est-il un qui soit plus noble, plus poétique, plus vraiment digne de ce nom d'art? Réaliser des roses aux teintes nouvelles, aux parfums subtils, inédits parfois, combiner des greffes sa-

vantes, surveiller les pousses, épier l'évolution de ces arbustes frêles en leur donnant des soins incessants, et admirer le prodige enfin obtenu, l'admirer tout seul, en égoïste, en avare, comme une production bien à soi, à laquelle nul autre humain n'a coopéré, et qui ne vient que de notre collaboration directe avec Dieu! Ah! la belle fête! digne d'enthousiasmer un artiste!

—Donner mes fleurs, ajoutait Bernard avec quelque mélancolie, pourquoi?... A qui?... Je ne suis plus jeune: je suis sans famille et sans ami, car les gens, s'ils connaissent un peu mes livres, ne connaissent pas ma personne, une personne sauvage, pas jolie à regarder. A quoi bon donner ces fleurs à ceux qui ne comprendraient pas ce qu'elles m'ont coûté d'efforts, à ceux qui ne comprendraient pas mes roses? Sentez-vous tout ce qu'il y a dans ces mots: "comprendre une rose?"

Et Bernard Lantry, gravement ajoutait:

—Chaque année, toutefois, mais sans y mêler personne, je paye mon impôt volontaire, que je considère comme une dette doublement sacrée. Au jour venu, dans la pleine saison de juin, je cherche dans ma roseraie les fleurs les plus radieuses, les plus embaumées, les plus difficilement obtenues, et j'en fais deux vastes gerbes que j'emporte à Paris. L'une, je la dépose à l'église Notre-Dame, sur les marches de l'autel, à l'heure silencieuse où la cathédrale est déserte. C'est là mon juste tribut envers le grand Maître de toutes les fleurs. Nul ne connaît que lui la provenance de celles-là qui parfumeront le tabernacle et l'orneront tant que peut durer la douce destinée des roses. L'autre